

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 34

Artikel: La monnaie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177255>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aussi le titre de Morges l'orgueilleuse a-t-il été justifié, et les amis de Morges étaient réellement orgueilleux, autant que joyeux, de posséder dans leur ville la Société des secours mutuels, la meilleure des sociétés.

A chaque pas, la ville pavooisée offrait aux visiteurs, au milieu des guirlandes de fleurs et de verdure, ces devises qui parlent au cœur, et, comme bouquet de dessert, elle en avait choisi de celles qui ont le privilège d'être répétées par toutes les bouches ; et le *pauvre ami de Morges* ; — *protégez les zizelets* n'avaient point été oubliées.

De ces deux dernières, la première surtout a fait fureur : c'était de l'engouement ; c'était la fête du 40 juillet.

L'assemblée a été très calme. Les grandes questions avaient été liquidées à Lutry ; aussi la séance n'a-t-elle duré que trois ou quatre heures.

Ces terribles délégués assez hardis pour demander à Lutry la réduction des dépenses de l'administration centrale et l'augmentation du secours journalier et autres choses pareilles n'ont presque pas dit le mot à Morges. A peine l'un d'eux a-t-il insisté pour qu'on fit droit aux réclamants en proportion des ressources de la société ; à peine un autre a-t-il hasardé une petite leçon sur la manière de tenir une comptabilité et d'établir un bilan.

Une proposition demandant la publication d'un prospectus destiné à mieux faire connaître la Société, en vue d'en généraliser les bienfaits, a reçu bon accueil, et le vin d'honneur également, si ce n'est mieux. Il gagne en vieillissant, le vin de nos bons amis de Morges.

A l'église, nous avons entendu des discours particulièrement appropriés à la circonstance, courts et bons, comme le Vaudois les aime ; la cérémonie a commencé et fini par un chant qui a bien réussi.

A la cantine, bon vin, bon dîner, bonne musique et des toasts pour tout le monde : que voulez-vous de plus ?

Au revoir, nos bons amis de Morges, trouvez-vous nombreux au Sentier pour serrer la main aux bons amis de La Vallée.

S. BLANC.

Tir cantonal.

(Orbe, 1864.)

Amis, chantons cette joyeuse fête ;
Dans ces beaux jours resserrons nos liens ;
Sachons goûter les plaisirs qu'elle apprête,
La liberté source de tous les biens.

Voyez, partout des mains amies
Tressent pour nous des couronnes de fleurs,
Et nos bannières réunies
Sur nous font flotter leurs couleurs ;
Et, sous le stand, écoutez nos tireurs ! ...

Nous aimons tous, quand ce tir nous appelle,
Y voir lutter des frères, des amis ;
Leur lutte est digne, elle est paisible et belle ;
Aux plus adroits, les lauriers sont promis.

Ailleurs, le tir fait des victimes,
Et n'a pour but dans ses tristes rigueurs,
Que sang et dépouilles opimes ;
Chez nous il réjouit les cœurs :

De gais refrains animent nos tireurs.

Le pavillon s'élève en pyramide,
Et de nombreux et superbes présents,
Sous nos drapeaux qui leur servent d'égide,
Brillent au loin comme des diamants.

Avec bonheur, pour terminer la fête,
Nous donnerons ces beaux prix aux vainqueurs ;
L'allégresse partout complète,
Les encouragements flatteurs

Applaudiront nos habiles tireurs.

Conservons tous de ces belles journées
Un agréable et vivant souvenir ;
O liberté ! toi qui les as données,
Longtemps encor, reviens les embellir.

Oui, liberté, faveur bénie,
A toi toujours les élans de nos cœurs !
Comme une précieuse amie,
Comme une chère et tendre sœur,

Protégez-la, protégez-la, tireurs !

L. M.

La monnaie.

L'histoire générale de la monnaie est très-curieuse. Le mot monnaie vient de *monere*, avertir, parce que la marque légale avertit qu'il n'y a pas de fraude dans sa fabrication.

Mais on ne s'est pas toujours servi de pièces métalliques.

Le sel a servi de monnaie en Abyssinie.

La morue a servi de monnaie à Terre-Neuve.

Aux Indes on a payé longtemps avec des coquillages.

On a payé avec des graines de cacao au Mexique.

Avec du cuir en Russie.

Et cela jusqu'à Pierre I^e, le grand civilisateur.

Les Lacédémoniens se servaient de monnaies en fer, et les Russes modernes ont, de 1828 à 1845, frappé des pièces de monnaie en platine.

Toute pièce de monnaie est une œuvre d'art et d'étude à méditer. — La première pièce fut inventée par les Egyptiens.

Quand on cherche des traces d'argent dans la Bible, on ne découvre de la monnaie qu'au voyage d'Abraham en Egypte.

La première monnaie des Grecs portait l'empreinte d'un bœuf ; il fut remplacé plus tard par des images symboliques.

La monnaie de Delphes représentait *un dauphin* ;
 La monnaie d'Athènes, *une chouette* ;
 La monnaie de Béotie, *un Bacchus* ;
 La monnaie de Macédoine, *un bouclier* ;
 La monnaie de Rhodes, *le disque du soleil* ;
 L'as, monnaie des Romains, présentait au type une *tête de Janus*, et au verso la *proue d'un navire*.

Les premières monnaies des Romains n'étaient pas toutes en cuivre ;

Il y en avait en terre cuite et en bois peint !!!

Servius Tullius fit frapper la première monnaie d'airain.

On ne frappa de monnaie d'argent qu'en 229 avant Jésus-Christ.

Dans l'ancienne France, des seigneurs, des abbés battaient monnaie comme les particuliers font aujourd'hui des billets à ordre.

Ils signaient sur or et sur argent, au lieu de signer sur papier... voilà toute la différence,

Ce fut, durant bien des siècles, une cacophonie monétaire.

Les changeurs du Pont-Neuf devaient être plus versés, dans la numismatique de leur temps, que les Lunel et les Monteaux d'aujourd'hui.

Louis XIV publia, le 4 avril 1652, une ordonnance qui fit rentrer dans le néant les pièces de billon douze, et les boutons sans queue, qui usurpaient la qualité de numéraire.

Il y avait en France, avant la révolution, trente hôtels du gouvernement où l'on battait monnaie.

Regardez bien, lecteurs, le Louis d'or, le Napoléon de 20 francs que vous tenez à la main, vous saurez son origine.

Il y a une lettre à la droite du millésime sur les pièces du premier empire, — à la gauche du millésime sur les pièces de Napoléon III.

Quand c'est un A — la pièce est parisienne ;
 Quand c'est un K — la pièce est bordelaise ;
 Quand c'est un W — la pièce est lilloise ;
 Quand c'est un D — la pièce est lyonnaise ;
 Quand c'est un M — la pièce est marseillaise ;
 Quand c'est un B — la pièce est rouennaise ;
 Quand il y a BB — la pièce est strasbourgeoise.

L'habitude de mettre l'effigie du souverain régnant sur les monnaies est une coutume ancienne.

Mais le laurier couronnant la tête du monarque n'est que l'apanage d'un monarque conquérant.

L'image de Louis XVIII n'eut jamais la guirlande triomphale.

La tête de Napoléon III, sur la monnaie de France, n'est ceinte du diadème de lauriers que depuis les victoires d'Italie.

Le château du Chatelard.

On y arrive par deux voies principales ; l'un est une sentier qui part d'un bouquet de grands noyers, heureusement nommé Bel-

mont (Beau-Mont), et qui serpente sur le flanc d'une colline au bon vin ; l'autre qui est une route à char, part de Clarens, conduit à Tavel, et, de là, par deux ou trois replis sur des pentes verdoyantes, vient aboutir au château. En parcourant ces contours, on rencontre, fixé au mur, un marbre qui apprend au voyageur que cette route a été construite dans les années 1768 et 1769, par les ordres et aux frais de M^{me} Bondeli née Couvre, baronne du Chatelard. Une telle route tracée sur des pentes aussi rapides méritait bien alors ce signe monumental. Le dernier cenn-tour dépassé, on entre sous une longue allée de cerisiers et de marronniers. Ces avenues avec leur air grave et mystérieux vont si bien aux vieux châteaux. Mais celle du Chatelard a un avantage, qui lui est propre ; la feuillée devenant de plus en plus serrée et fournie à mesure qu'on approche, ménage au voyageur une plus grande surprise. Il ne voit d'abord qu'une trouée au fond de l'avenue ; il avance et l'obscurité s'accroît ; il avance encore, et, tout-à-coup, le voilà introduit sur une terrasse qui égale les plus riches belvédères de nos montagnes. C'est la surprise du *Plan-de-Jaman* pour le pèlerin qui arrive du fond des vallées.

Il faut être bien avancé dans l'art des descriptions pour tenter un panorama fidèle et complet du riche et ravissant tableau qui s'offre alors aux regards. Où prendre des couleurs assez variées, et comment les nuancer assez délicatement ! Aussi estimé-je qu'un simple croquis d'écolier est assez pour mes forces.

Placé qu'il est, ce château, sur une sommité conique, on peut en faisant le tour de ses terrasses, promener ses regards sur un vaste cercle de beautés naturelles, de ravissants paysages. Le nord seul reste voilé par des collines où se balancent des arbres fruitiers ; mais l'on regrette que ce voile nous dérobe Blonay et son romantique château. Il y aurait au moins convenance à ce que Blonay et le Chatelard ne fussent pas cachés l'un à l'autre. Ces vieux amis auraient tant de plaisir à se voir et tant de choses à se dire. Mais ces chuchotements qui parcourent le soir leurs profondes murailles, et ces sifflements qu'on entend à la porte et sur leurs tours, sont sans doute des communications qu'ils s'envoient mutuellement et qui leur arrivent sur les ailes des vents. D'ailleurs s'ils sont séparés, leurs noms, pleins d'un intérêt solennel et touchant, sont à jamais liés dans le souvenir. N'ont-ils pas été en effet appelés à supporter ensemble la bonne et la mauvaise fortune, et ne furent-ils pas le théâtre de quelques-unes des séduisantes scènes des *Châteaux-Suisses*? Ce qui sert aussi à les rapprocher dans notre esprit, c'est qu'ils sont rapprochés sur le sol, et qu'ils ont en quelques points des avantages si analogues, que l'idée de l'un entraîne assez facilement après elle l'idée de l'autre. Du reste, si Blonay est caché, on le sent tout près de soi ; et l'imagination et le cœur se chargent de nous dédommager en rendant ce point plus intéressant peut-être que la réalité même. Chacun a entendu dire que Blonay est un site remarquablement avantageux, et il est bien au niveau de sa réputation tant pour le charme de ses alentours champêtres que pour la richesse et l'étendue du coup-d'œil ; toutefois le Chatelard a une vue plus riche et plus étendue encore. Le premier voit essentiellement l'occident, mais il est vrai qu'il le voit tout entier et bien ; tandis que le second voit bien à la fois l'occident, le midi et l'orient.

Au pied de la face méridionale du Chatelard, la vue s'étend, à partir de la gauche, depuis le mont Kubli au triple sommet, jusqu'aux dernières collines riveraines du Chablais, qui dans le lointain vont doucement mourir dans le lac, ou semblent se confondre avec la ligne bleuâtre indécise du Jura et du vert plateau de Tavel qui est à vos pieds, jusque sur le front superbe de la Dent du Midi et d'autres cimes lointaines du Valais. Entre ces points, une foule d'objets attirent et attachent les regards. A droite du spectateur tourné vers le midi, le coin du tableau est, il est vrai, un peu aride et monotone. C'est en tout sens et jusqu'à une grande hauteur, une longue tapisserie de bois foncés en couleurs avec quelques déchirures grisâtres que les orages et les avalanches ont creusées. Quelques taches de verdure en rompent seules l'uniformité. Ces bois sombres et sauvages finissent à des rochers